

Des Mets aux Mots

Tous les ans, pendant les fêtes de Pessah, nous nous livrons à un rite étrange qui consiste à manger de petites quantités d'aliments en lien avec une histoire que l'on lit : La Haggadah de Pessah. A chaque étape de l'histoire nous nous arrêtons et nous mangeons de toutes petites quantités d'aliments choisis pour leur saveur. Il ne s'agit pas ici de commencer le repas mais de faire entrer dans sa bouche le *taam* du récit (à la fois la saveur et le sens en hébreu) Sensible et symbolique, mots et mets tissent alors ensemble la scène du récit : celle de la sortie des Hébreux d'Egypte.

Raconter est un commandement, une *mitzva*.

Dans les textes juifs, on ne compte plus les injonctions à raconter. Depuis la prière *Shéma Israël*¹ où il nous est enjoint de « raconter à nos enfants » ou de se souvenir de ce qui advint à ses ancêtres et de le raconter au cours d'une cérémonie « à haute voix devant l'Eternel »². Raconter l'Histoire collective comme un acte de libération.

C'est le plus grand des commandements du *Seder de Pessah*, nous racontons à nos enfants qu'il y a longtemps, en terre d'Egypte, nos ancêtres étaient des esclaves, que l'Eternel entendit leurs plaintes et les fit sortir de la maison d'esclavage.

Le premier enjeu de la *Haggadah* de Pessah est bien la transmission d'une histoire collective à travers le temps. Nous disons ainsi « **Nous** étions esclaves en terre d'Egypte ». Ce « nous » nous fait témoins de la scène et la puissance du *Seder* va jusqu'à nous faire goûter les larmes des hébreux alors esclaves ou encore l'amertume de l'esclavage.

Mais le rite de *Pessah* va plus loin.

La lecture touche au sens même de la vie et dans des circonstances extrêmes, à la dignité et à l'humanité maintenue.

Robert Antelme, Primo Levi, Jorge Semprun et beaucoup d'autres, enfermés dans les camps ont pu trouver la force de vivre en se réfugiant dans les mots tel Moïse dans son « couffin » ou sa « boîte » confiée aux eaux du Nil (la Torah ne dit pas sa forme, c'est également du même mot qu'est désigné l'arche de Noé). Ce couffin, cette *teva* en hébreu, signifie également le MOT. C'est donc réfugiés dans un mot que Moïse et Noé furent confiés aux eaux et sauvés.

Pensons également aux conférences sur Proust tenues au camp de Grazowitz par Joseph Czapski ou de Rabbi Leo Baeck au camp de Teresinstadt

La culture ne peut panser les plaies du monde mais plus les circonstances sont effroyables, plus il est vital de maintenir des espaces de rêverie, de pensée, d'humanité. Ils sont une caresse à l'âme, une nourriture première.

Dans la Bible, Job retrouve enfin un sens à sa vie lorsqu'il entend Dieu lui raconter une histoire : le récit de la création³. En entendant ce récit, Job s'apaise alors. Comme si les mots pansaient ses blessures.

A l'image du souffle de Dieu qui plane sur les eaux dans le récit de la Genèse⁴, les mets et les mots enveloppent le seder de *Pessah*, s'accordent et traversent ainsi les

¹ Deutéronome VI ; 7

² Deutéronome XXVI ; 5

³ Trad Kahn Z. (1899) La bible Job 42,5

⁴ Genèse I ; 2

générations. Le *taam* de la fête, (à la fois sens et saveur en hébreu) nous place chaque année, en douceur, sur la route de la sortie d'Égypte.

Levinas disait « Les mots sont des oiseaux de papier aux ailes repliées qui n'attendent que le souffle du lecteur pour s'envoler ». En lisant la *Haggadah*, abritons nous sous leurs ailes. Puisseons-nous apprendre par eux à être des Hommes et des femmes libres.

Hag Sameah

Mathias Elasri, élève rabbin